
SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

LA BATAILLE D'AMIENS

8-11 août 1918

par Brereton Greenhous

SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

La bataille d'Amiens

8-11 août 1918

SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

La bataille d'Amiens

8-11 août 1918

par Brereton Greenhous

Musée canadien de la guerre

Série des batailles canadiennes no 15

© 1995
MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

Balmuir Books
128, avenue Manning
Toronto, Ontario
M6J 2K5

ISBN 0-919511-54-6

SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

L'histoire du Canada a été marquée de combats acharnés, disputés sur une grande comme sur une petite échelle, qui ont influé sur le développement du pays et qui ont modifié le caractère de son peuple ou l'ont simplement reflété. Par la présente série, le Musée canadien de la guerre cherche à illustrer ces batailles et escarmouches au moyen de brochures succinctes écrites par des historiens qualifiés, dûment illustrées à l'aide de documents visuels étayant le texte. Elles se veulent une étude de moments de crise, où les Canadiens et les Canadiennes ont été appelés à donner beaucoup, et parfois même tout ce qu'ils avaient, pour défendre ce qui leur était cher. C'est à eux que ces études sont dédiées, en témoignage de simple gratitude.

Victor Suthren

Musée canadien de la guerre

SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

La bataille d'Amiens

8-11 août 1918

par Brereton Greenhous

Lors de la bataille d'Amiens, qui débuta le 8 août 1918 et prit fin trois jours plus tard, «l'honneur de l'offensive initiale fut partagé par les Australiens et les Canadiens», devait proclamer *The Times*, le quotidien britannique de référence, un journal peu enclin à accorder aux "colonies" plus de mérite qu'il n'était nécessaire. Néanmoins, en cette occasion, *The Times* reconnut que «dans sa structure, ce fut essentiellement une bataille canadienne. Ce fut la poussée des Canadiens vers la Luce qui constitua le point crucial de l'opération, et c'est de leur progression que dépendaient l'avance des Australiens sur leur flanc gauche et celle des armées françaises successives sur leur flanc droit... Rien n'aurait pu être mieux fait».

Le général Erich Ludendorff, le belliqueux premier quartier-maître général de l'Armée allemande - nous dirions aujourd'hui chef d'état-major de l'Armée - semble avoir partagé cet avis : il devait décrire plus tard, dans ses *Mémoires*, la première journée de combat à Amiens comme "le jour de deuil de l'Armée allemande". Cent jours plus tard, la guerre serait terminée...

Au début d'août 1918, l'Empire britannique et la France étaient en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie depuis quatre années entières. La Turquie s'étaient jointe à ce que l'on appelait les puissances centrales, en octobre 1914, tandis que l'Italie était entrée dans l'Entente - le côté des Alliés - en mai 1915. Au début de la guerre, la Russie faisait elle aussi

partie de l'Entente, mais, pendant la troisième de ces quatre années, les armées tsaristes avaient été anéanties et deux révolutions internes en succession rapide avaient porté les Bolcheviques au pouvoir à Moscou. Leur détermination de faire la paix virtuellement à tout prix aboutit à la signature d'un armistice à Brest-Litovsk le 15 décembre 1917 et à la cessation des hostilités sur le front de l'Est.

Les succès militaires remportés par les Allemands, qui leur permirent de libérer plus d'un million d'hommes pour renforcer le front de l'Ouest, furent toutefois plus que contrebalancés par leur impuissance politique à éviter l'entrée en guerre des États-Unis. Les Américains s'étaient finalement engagés (cette décision fut précipitée par la conversion allemande à la guerre sous-marine à outrance) le 6 avril 1917, alors qu'ils étaient

encore naïvement peu prêts à faire face à l'ampleur du conflit européen. Mais leur potentiel était énorme. À la fin de l'année, il y avait en France plus de 175 000 soldats américains à moitié entraînés; au milieu de l'été suivant, ils étaient tous pleinement entraînés et un demi-million d'hommes les avaient rejoints, tandis que 300 000 autres franchissaient l'Atlantique chaque mois.

Même vers la fin de 1917, alors qu'une offensive britannique aussi coûteuse que désespérée s'épuisait et que le corps canadien capturait les ruines du village de Passchendaele, le haut commandement allemand pouvait déjà entrevoir l'avenir : ses adversaires pouvaient anticiper l'arrivée de renforts américains massifs pour l'année à venir, tandis qu'il ne pouvait compter sur rien d'autre qu'une autre classe de conscrits de 17 ans. Le prince héritier Rupprecht de Bavière déclara au *Kaiser* : "Nous allons subir deux maux sans remède, une pénurie sans cesse croissante de troupes de remplacement et de chevaux qui n'ira qu'en empirant..." Il devait ajouter : "La victoire finale sera déterminée avant tout par le côté qui sera en mesure de durer le plus longtemps avec les effectifs disponibles et, à cet égard, je suis convaincu que l'ennemi l'emporte, grâce aux Américains..."

Ludendorff partageait l'avis de Rupprecht et en arriva à la conclusion qu'il lui fallait faire l'impossible pour gagner la guerre avant que cette menace ne devienne réalité. À cette fin il lança, entre le 21 mars et le 15 juillet 1918, une série d'offensives visant à forcer les Britanniques et les Français à capituler avant que les États-Unis ne puissent jouer un rôle majeur dans le conflit. Elles échouèrent toutes - au coût de près d'un million d'hommes - tout comme avaient échoué les

attaques anglo-françaises de 1916 et 1917. La presque totalité des troupes chevronnées libérées par l'effondrement de la Russie furent perdues sans qu'aucun succès décisif n'ait pu être remporté.

Il existait de bonnes raisons de ces échecs. Sur le front de l'Ouest, relativement restreint, parsemé de barbelés et de tranchées où les attaques de débordement étaient impossibles, les défenseurs, lorsqu'ils cédaient du terrain, pouvaient se rabattre sur un vaste réseau ferroviaire qui permettait de dépêcher des réserves pour bloquer toute percée beaucoup plus rapidement que l'ennemi ne pouvait avancer à pied à travers le terrain déchiré par les obus de l'ancienne première ligne.

La mitrailleuse et les barbelés avaient rendu la cavalerie désuète et la progression dépendait toujours de la vitesse et de l'endurance de l'infanterie. L'introduction du char d'assaut (par les Britanniques en 1916) ne modifia pas réellement les choses. Ils étaient encore trop peu fiables, trop lents et trop enclins à s'embourber dans le terrain mou pour altérer de façon significative l'équation défensive/offensive. L'aéroplane avait prouvé sa valeur dans les rôles de reconnaissance et d'observation de l'artillerie (et commençait à exercer un effet

Le brigadier général A.G.L. McNaughton en compagnie du lieutenant général Sir Arthur Currie, commandant du corps canadien (v. 1918)

direct sur les combats au sol), mais le succès ou l'échec dépendait encore essentiellement de la volonté et de la force de frappe des fantassins.

Or, l'Entente, tout comme les Allemands, commençait à manquer de cette force de frappe. À telle enseigne qu'en janvier 1918, les Alliés furent obligés de suivre l'exemple des Allemands et de réduire l'importance de leurs brigades d'infanterie de quatre bataillons à trois - ce qui n'en laissait plus que neuf au lieu de douze dans une division. Au sein des contingents impériaux britanniques, les Australiens et les Néo-Zélandais n'hésitèrent pas à en faire autant, mais les Canadiens s'y refusèrent, bien que, s'ils l'avaient fait, ils aient pu lancer six divisions sur le champ de bataille et porter ainsi le statut du corps canadien à celui d'une armée.

Le lieutenant-général Sir Arthur Currie, l'énorme milicien fait en forme de poire, guère attachant mais remarquablement lucide, qui commandait le corps d'armée canadien depuis août 1917, préféra dissoudre la 5^e division (qui se trouvait encore en Angleterre), afin d'utiliser son effectif pour renforcer de cent hommes chacun de ses 48 bataillons. Son corps d'armée était devenu une machine finement réglée dans sa forme présente, avec une collaboration presque parfaite entre l'état-major et les officiers hiérarchiques. En faire une armée, avec un personnel considérablement élargi et essentiellement inexpérimenté, aurait détruit cette délicate synchronisation.

Ainsi, au printemps de 1918, une division britannique, australienne ou française ayant un effectif complet (et allemande

LE FRONT DE L'OUEST

7 AOÛT - 15 OCTOBRE 1918

1. Le Rhin
2. Engagement du corps canadien....
(8-11 août)
3. Anvers
4. Gand
5. Bruxelles

-
6. BELGIQUE
 7. Dunkerque
 8. FRONT 26 SEPTEMBRE
 9. L'Avre
 10. FRONT 7 AOÛT
 11. FRONT 15 OCTOBRE

aussi, bien que très peu d'entre elles aient possédé désormais beaucoup plus que la moitié de leur effectif) comptait environ dix-huit mille hommes, une division canadienne, environ vingt-quatre mille et chacune des divisions américaines non éprouvées qui pénétraient maintenant sur le théâtre - il y en avait sept sur le front français et quatre sur le front britannique -, environ vingt-huit mille.

Planification

Les Allemands étant momentanément épuisés et les membres de l'Entente s'accordant d'une façon générale sur la nécessité de les pousser au maximum, c'était de nouveau au tour des Alliés d'attaquer - bien que l'on ne se soit toujours pas attendu à défaire l'ennemi d'une manière conclusive en 1918. L'année suivante était plutôt considérée comme celle où cet objectif serait atteint.

Entre-temps, il existait certains dangers suscités par les succès remportés par les Allemands au printemps et au début de l'été qu'il convenait d'écartier. L'un d'eux était la menace qui pesait sur le chemin de fer Paris-Boulogne à Amiens, créée par la pointe d'un saillant résultant de l'avance allemande entre l'Ancre et l'Oise à la fin de mars 1918. Le terrain faisant face à la pointe du saillant était tenu par la quatrième Armée britannique (général Sir Henry Rawlinson), qui avait la première Armée française (général Debeney) sur sa droite; le 17 juillet, Rawlinson soumit à son commandant en chef, le maréchal Sir Douglas Haig, un plan prévoyant une attaque britannique limitée visant à déloger la deuxième Armée allemande (général von der Marwitz) des environs du chemin de fer.

La totalité du front allemand était tenue par dix divisions affaiblies d'efficacité secondaire, avec quatre divisions un peu plus fortes en réserve. Von der Marwitz pouvait aussi faire intervenir quarante chars d'assaut - quinze de fabrication allemande et les vingt-cinq autres capturés aux Alliés lors d'engagements antérieurs - et avait sous son commandement un peu plus de cent avions utilisables, qui pouvaient être rapidement renforcés par quatre cents appareils additionnels provenant d'autres fronts.

Rawlinson avait déjà à sa disposition le corps australien (à l'exception d'une division qui se trouvait encore dans le nord) ainsi que le 3^e Corps (britannique). Il demanda qu'on lui fournisse l'autre division australienne, le corps canadien, le corps de cavalerie (certains généraux britanniques entretenaient encore des illusions quant au potentiel de la cavalerie) et autant de chars que possible (près de six cents). Nanti de ces forces substantielles, il se proposait d'effectuer une avance de dix ou douze kilomètres, jusqu'aux limites extérieures des anciennes défenses d'Amiens, qui avaient été emportées par les Allemands lors de leur offensive de mars.

Lorsque cette proposition lui fut soumise, toutefois, Sir Douglas Haig envisagea une percée beaucoup plus forte au moyen d'une offensive anglo-française qui serait "poussée aussi loin que possible en direction de Roye", à quelque vingt-quatre kilomètres au-delà de la première ligne actuelle. Lors d'une conférence des commandants en chef tenue le 28 juillet, le général Ferdinand Foch - commandant suprême des armées alliées en France depuis la fin mars - se déclara d'accord. Ainsi encouragé, Haig se fit encore plus entreprenant et déclara le 3 août à Foch qu'il avait choisi Ham, sur la Somme, à vingt kilomètres au-delà de Roye, comme son objectif final. Cela

signifierait une poussée d'environ quarante-cinq kilomètres - un bond réalisable si l'on se préparait correctement.

Malheureusement, les ordres donnés par Haig à Rawlinson le furent en termes si ambigus que ce dernier pouvait aisément porter ses efforts sur l'opération limitée et planifiée avec précision qu'il avait lui-même proposée à l'origine, ou sur la manoeuvre d'"exploitation" plus profonde que favorisait son supérieur. En conséquence, Rawlinson ne comprit jamais réellement que son objectif final n'était plus l'ancienne ligne de défense d'Amiens. Quant au chef de l'état-major, le major-général Archibald Montgomery (plus tard major-général Montgomery-Massingbird), il interpréta, pour une raison obscure connue de lui seul, le plan élargi de Haig comme "une simple modification mineure"; et cette interprétation se refléta dans les ordre de la 4^e Armée à Currie et au commandant australien, le lieutenant-général Sir John Monash.

Le brigadier-général L.E.O. Charlton, commandant de l'élément aérien de la 4^e Armée, la 5^e brigade RAF, semble lui aussi avoir compris qu'il s'agissait d'une offensive strictement limitée et dressa ses plans en conséquence, prévoyant une bataille d'une journée seulement. "La vérité est que le plan tout entier avait été amplifié n'importe comment, sous l'effet d'une série d'inspirations indépendantes", écrivit plus tard le pénétrant chef d'état-major du corps de chars (britannique), le colonel J.F.C. Fuller, qui devait se dire totalement frustré par l'évolution de la bataille. "Elle ne fut d'aucune façon coordonnée par une idée initiale nettement définie."

Préparatifs

Au cours des 16 mois passés, depuis la grande victoire canadienne à la crête de Vimy, les Australiens et les Canadiens s'étaient établis comme l'élite des armées alliées (bien que, comme le fit observer l'historien australien officiel, "il soit possible que Haig ait placé le corps canadien avant les Australiens dans l'appréciation de ses troupes de choc"). Ces deux contingents, avec le 23^e corps français, lanceraient l'assaut principal, les Canadiens se trouvant au centre. Le reste de la 1^{re} Armée française s'avancerait pour couvrir le flanc droit de l'offensive et le 3^e corps de Rawlinson, le gauche, tandis que trois divisions britanniques additionnelles seraient maintenues en réserve, prêtes à être lancées sur le champ de bataille dans l'éventualité d'une percée.

Mitrailleurs progressant dans un bois

Évidemment, si les Allemands (qui étaient eux aussi d'avis que les Australiens et les Canadiens constituaient les troupes de choc de Haig) découvraient que les deux corps avaient été réunis sous un commandement unique, ils s'attendraient à une attaque dans ce secteur. Les Australiens se trouvaient déjà sur les lieux. Il était donc important que les Canadiens, maintenus en réserve près d'Arras, soient déplacés à près de soixante kilomètres au sud, jusqu'à une zone de concentration située derrière Amiens, sans éveiller les soupçons de l'ennemi.

La duperie représentait un élément important des efforts visant à réaliser la surprise. La première supercherie consista en un amincissement apparent du front d'Amiens, les Français s'esquivant vers le sud et les Australiens (renforcés par une brigade d'Américains qui subissaient leur initiation à la guerre de tranchées) prenant à leur charge la partie de l'ancien front français qui constituait la portion exacte que le corps canadien occuperait subséquemment la nuit, entre le 4 et le 7 août et depuis laquelle il lancerait son attaque, à l'aube du 8.

Deux bataillons canadiens, deux zones d'évacuation des blessés et deux sections de radio-télégraphie furent envoyés vers le nord, jusqu'à la colline de Kemmel, sur le front d'Ypres,

toujours névralgique, en apparence en tant que groupe de reconnaissance en vue d'un déplacement du corps dans cette direction. Les transmetteurs se mirent immédiatement à émettre un flot de trafic radio conçu pour renforcer cette impression et les messages appropriés furent transmis d'une extrémité à l'autre dans un code que l'on savait avoir été déchiffré par les Allemands, tandis que la *Royal Air Force* recevait l'ordre d'occuper des aérodromes additionnels dans ce secteur et d'y accroître ses activités jusqu'au 6 août. À l'exception de quelques officiers d'état-major essentiels qui devaient planifier l'attaque, tous les membres du corps canadien au dessous du grade de commandant de division furent amenés à penser qu'ils se dirigeraient vers le nord. (Ces mesures ne furent toutefois pas totalement efficaces. Les services de renseignements allemands notèrent évidemment la présence d'unités canadiennes dans le nord, mais le 4 août, lorsque l'état-major de Ludendorff avisa von der Marwitz de la disparition de deux divisions canadiennes de la première ligne, il mentionna son secteur comme une destination possible.)

La duperie était étayée par le secret. Néanmoins, la reconnaissance du champ de bataille était essentielle et des officiers canadiens, déguisés à l'aide du caractéristique chapeau de brousse australien, déambulaient le long du front, examinant les positions d'attaque possibles et étudiant les défenses avancées allemandes.

Le déplacement vers les zones de concentration situées derrière Amiens se fit entièrement de nuit, commençant le 30 juillet et ne se terminant que le 4 août. L'officier général responsable des aspects administratif et logistique de ce déplacement, le brigadier-général britannique G.J. Farmar, ne fut lui-même mis au courant de ce qui se produirait que le 29 juillet. Il s'ensuivit que «les difficultés inhérentes à l'accumulation de toutes sortes de munitions...en si peu de temps étaient considérables», écrivit le général Currie dans son compte rendu. «Le dépôt le plus proche d'où nous puissions nous procurer des munitions était si éloigné que les camions ne pouvaient faire qu'un trajet par jour. Les centres de ravitaillement avancés n'avaient pas été choisis et l'entreposage de munitions à ces endroits ne débuta réellement que le 3 août. Il y avait une énorme pénurie de camions, un nombre considérable de brigades d'artillerie lourde n'étant arrivées que deux ou trois jours avant l'attaque. Lorsque les camions de ces brigades devinrent disponibles, il n'y avait plus suffisamment de carburant pour les maintenir en opération.»

«Le manque de préparatifs adéquats pour accueillir le grand nombre de chevaux résultant de la forte concentration d'artillerie fit que des colonnes sans fin de chevaux bloquaient les routes dans le voisinage des points d'eau. Heureusement, le temps était peu propice aux opérations aériennes, car il demeura nuageux et brumeux jusqu'au 6 août et le trafic routier anormal résultant de ces conditions ne fut pas décelé par les Allemands.»

Les assaillants pouvaient compter sur un appui massif de l'artillerie - deux mille canons de campagne et quinze cents pièces plus lourdes. De plus, en dépit des «colonnes sans fin de chevaux», cette bataille promettait d'être la plus mécanisée de l'histoire. Le corps de chars fut en mesure de rassembler neuf bataillons de chars de combat Mark V ou V Star, 324 pour mener l'attaque et 96 des nouveaux chars légers "Whippet" pour exploiter tout succès. De plus, il y aurait 120 chars de ravitaillement et de transmissions radiophoniques (66 utilisés avec l'infanterie, transportant des munitions et des grenades additionnelles, le reste apportant le matériel du génie) et 22 chars porte-canon, pour un total de 604.

L'un des bataillons de chars lourds fut affecté au 3^e corps et les huit autres répartis également entre les corps canadien et australien - un par division. Rawlinson voulait que les Whippet soient utilisés en conjonction avec la cavalerie. Le colonel Fuller, l'expert en chars, se déclara en désaccord, en avançant qu'ils devraient être utilisés en tant que force distincte. Les 96 chars devraient percer les lignes de réserve de l'ennemi, lorsqu'une brèche aurait été ouverte, dans une manoeuvre de balayage destructrice et paralysante qui émergerait sur le front français "quelque part au sud-est de Montdidier". Une poussée audacieuse de ce genre pourrait avoir eu d'immenses répercussions, mais, comme à l'accoutumée, le grade exerça ses privilèges et le point de vue de Rawlinson l'emporta.

Il y aurait aussi, créée spécialement pour cette occasion, une "force mobile" constituée des 1^{re} et 2^e brigades canadiennes de mitrailleuses motorisées, du bataillon de cyclistes du corps canadien et d'une section de mortiers lourds montés sur camions. Ces unités reçurent le nom de Force canadienne indépendante, furent placées sous le commandement du brigadier-général Raymond Brutinel (un Français résidant à Edmonton avant la guerre, qui avait été responsable de la formation des brigades de mitrailleuses motorisées) et chargées de couvrir le flanc externe de la division canadienne de droite -- la 3^e -- le long de la route Amiens-Roye, à partir de l'objectif intermédiaire, ou Ligne rouge. Brutinel devait se maintenir en contact avec les

Français. Cela serait probablement plus difficile qu'il ne le paraissait puisque ceux-ci, manquant de chars lourds, insistaient pour leur substituer un barrage d'artillerie d'une durée de 45 minutes pour affaiblir le front allemand. Afin de sauvegarder l'élément de surprise, toutefois, leurs canons ne pourraient ouvrir le feu avant que les Canadiens et les Australiens n'aient commencé d'avancer; si bien qu'à moins qu'elles ne se déplacent très rapidement, ces unités risquaient de se trouver à quelque distance derrière les Canadiens, en échelon plutôt qu'en ligne avec leurs alliés.

Huit cents avions appartenant à la RAF et mille appareils français soutiendraient l'attaque au sol, directement ou indirectement. Sur le front britannique, le gros du soutien aérien serait constitué de quatorze escadrons de chasse et trois escadrons de chasse-reconnaissance, de six escadrons du corps spécialisés dans les missions de coopération avec l'armée, ainsi que de cinq escadrons de bombardiers de jour et cinq de nuit appartenant aux 5^e et 9^e brigades (QG) RAF. La vitesse, le rayon d'action et la mobilité sur le champ de bataille des avions signifiaient que ces unités pourraient être aisément étayées, au besoin, par les appareils restants des 1^{re}, 3^e et 10^e brigades.

1. Premières lignes au matin du 8 août
2. **QUATRIÈME ARMÉE BRITANNIQUE**
3. Ancre
4. 3^e CORPS
5. 54^e CORPS
6. Somme
7. **DEUXIÈME ARMÉE ALLEMANDE**
8. CORPS AUSTRALIEN
9. 11^e CORPS
10. CORPS CANADIEN
11. Luce
12. 51^e CORPS
13. 31^e CORPS
14. LIGNE ATTEINTE LE 8 AOÛT
15. 9^e CORPS
16. 3^e CORPS
17. **PREMIÈRE ARMÉE FRANÇAISE**
18. **DIX-HUITIÈME ARMÉE ALLEMANDE**
19. 10^e CORPS
20. 9^e CORPS
21. 1^{er} CORPS DE RÉG.
22. LIGNE ATTEINTE LE 11 AOÛT
23. 35^e CORPS
24. 26^e CORPS DE RÉG.
25. 34^e CORPS
26. **TROISIÈME ARMÉE FRANÇAISE**

27. LA BATAILLE D'AMIENS

8 - 11 AOÛT 1918

Les limites de la ligne d'attaque initiale se trouvaient à vingt-et-un kilomètres de distance et coïncidaient presque exactement avec celles de la 2^e Armée allemande. Le terrain sur lequel s'exécuterait la marche en avant se présentait sous la forme d'un plateau vallonné, couvert de champs non clôturés de grain mûrissant et parsemé de bouquets d'arbres et de petites collectivités rurales entourées d'arbres. Les principales défenses allemandes consistaient en trois lignes de tranchées, dont aucune n'était particulièrement forte et qui toutes étaient faiblement barbelées pour l'époque. Mais, ce qui était plus important, on avait établi en profondeur dans les bois, les taillis et les villages un grand nombre de nids de mitrailleuse, dont chacun comptait plusieurs de ces armes, ainsi que des douzaines de canons anti-chars, tous disposés de façon à assurer un soutien mutuel.

Une progression de huit ou neuf kilomètres permettrait de se rendre maître non seulement du système de tranchées, mais aussi de la plupart des nids de mitrailleuses. Si le plan de Haig était exécuté, les dix-sept kilomètres suivants seraient couverts sur un terrain dégagé similaire, lequel n'était entrecoupé que par une vieille ligne de tranchées désaffectée. Au-delà, toutefois, les assaillants pénétreraient dans le marécage du vieux champ de bataille de la Somme, entrecoupé de tranchées effondrées et de barbelés rouillés.

En tout, les Alliés rassembleraient vingt-et-une divisions contre les dix divisions sur le front de von der Marwitz et les quatre qu'il tenait en réserve, dont la plupart, comme nous l'avons noté, possédaient un effectif fortement réduit. Les Australiens, sur un front presque droit de neuf kilomètres, entameraient leur attaque avec deux divisions seulement, tandis que les deux autres se préparaient à progresser par bonds à travers elles pour soutenir l'élan au moment où les pertes et l'épuisement commenceraient à ralentir les assaillants originaux. Currie, qui aurait sous son commandement la 3^e division de cavalerie, y compris la brigade de cavalerie canadienne, attaquerait sur un front de huit kilomètres avec ses 1^{re}, 2^e et 3^e

divisions en ligne, tandis que la 4^e division canadienne et la division de cavalerie passeraient au milieu d'elles si la situation le justifiait. C'étaient les Canadiens qui avaient le plus long trajet à accomplir - de neuf à douze kilomètres - avec un double désavantage, un ligne de départ ayant la forme d'un point d'interrogation inversé entourant le rentrant de Cachy au nord du bois de Hangard et la Luce, peu profonde et bordée

d'arbres, coupant leur front. Le secteur dans lequel ils devaient attaquer était défendu par trois divisions et, les limites divisionnaires allemandes formant un angle avec l'axe de progression projeté, des éléments de deux divisions additionnelles seraient inévitablement impliqués avec l'aile droite canadienne si l'assaut initial était couronné de succès.

Le nombre de chars de combat lourds assignés (trente-six pour chaque division d'assaut) assurait qu'il y en aurait en moyenne un pour tous les six mètres du front - une densité que

Une ambulance de campagne

Fuller, par exemple, jugeait tout à fait inutile. Si cet espace avait été doublé, quelque 70 chars auraient pu être ajoutés aux trente-six déjà placés en réserve immédiate (avec la 4^e division) pour être utilisés dans les phases subséquentes de la bataille. Il est probable que Currie, qui avait déjà prouvé qu'il comprenait l'importance des réserves, aurait apprécié la chose aussi clairement que n'importe qui s'il avait compris que l'objectif ultime était Ham. «Mais, devait faire observer Fuller, étant donné qu'il n'y avait pas de plan initial [clair], les distributions furent allouées au maximum».

Le 4 août, Ludendorff, qui s'inquiétait toujours plus du moral douteux (et en baisse constante) de ses propres troupes que de toute menace immédiate posée par les Alliés, émit un ordre du jour les assurant que «nous pouvons attendre toute attaque hostile avec la plus grande confiance». Les rapports faisant état de chars se massant dans le voisinage d'Amiens, que même la

supercherie la plus poussée ne pouvait dissimuler complètement, furent attribués à «une création de l'imagination et à la nervosité». Mais la même nuit, sous le couvert de l'obscurité, les canons et les soldats canadiens entreprenaient de se rendre des zones de concentration situées derrière Amiens à leurs positions d'attaque, à l'est de la ville et juste à l'arrière de la première ligne. Les derniers à arriver, dans la nuit du 7 au 8 août, furent les chars, dont le bruit assourdissant fut couvert par le vrombissement des moteurs de deux bombardiers Hanley-Page, pilotés par des Canadiens, qui sillonnèrent le front à faible altitude pendant les trois heures qu'il fallut aux chars pour se rendre aux points de départ qui leur avaient été assignés.

La première journée - 8 août 1918

Si la planification opérationnelle de la bataille avait laissé beaucoup à désirer, son application tactique fut presque parfaite. À 04 h 08, «un étrange raclement remplit l'air, se fondant avec le vrombissement d'avions [volant] à basse altitude, écrivit un témoin, ... et de leurs caches dans l'obscurité, qui commençait à se dissiper avec l'aube, les chars chargèrent. Ils s'avancèrent à toute vitesse, titubant, chancelant et se dandinant vers la bataille. Ils avaient huit cent verges (730 mètres) à parcourir avant que ne commence le barrage et ils les franchirent aussi vite que le leur permettaient leur balancement et leurs oscillations maladroits». Les premiers canons ouvrirent le feu douze minutes plus tard, alors que le premier char et les premiers fantassins montaient à l'assaut ensemble.

Il y avait, ce matin d'août, une brume qui surplombait le champ de bataille et qui était particulièrement épaisse sur les marécages bordant la Luce. La visibilité était si réduite que le tir défensif de soutien mutuel, autre que celui des lignes fixes, était généralement impossible et le plus souvent, le tir dirigé n'était possible qu'à des distances extrêmement réduites. D'un autre côté, il était très facile aux assaillants de perdre leur cohésion au milieu de la brume, un problème susceptible d'avoir intimidé dans une certaine mesure les troupes britanniques et françaises sur les flancs, mais qui eut peu d'effet sur les Canadiens et les Australiens, auxquels leurs traditions culturelles permettaient une plus forte initiative individuelle.

Dans cet environnement fantomatique et presque opaque, Amiens devint rapidement une bataille de soldats. L'infanterie poussa de l'avant par sections et pelotons, souvent dans un isolement virtuel, tandis que beaucoup des chars s'égarèrent et patouillèrent dans des fossés peu praticables ou dans les marais bordant la Luce. D'autres, qui avaient donné directement sur les canons allemands, furent détruits à bout portant.

Lors des batailles antérieures de la Première Guerre mondiale, les fantassins étaient surchargés par toutes sortes de matériel inutile, si bien qu'ils devaient se démener pour avancer, souvent dans une boue qui leur montait au-dessus des chevilles ou même à mi-jarret, transportant la moitié de leur propre poids ou plus. Cette mobilité restreinte constituait un énorme handicap lorsqu'on tentait d'avancer sur un ennemi bien retranché, car il était habituellement impossible de se déplacer plus vite qu'au pas lent. Cette fois-ci, toutefois, les hommes avançaient sur un terrain ferme et étaient moins surchargés, portant ce qui devait bientôt être décrit comme l'"attirail de combat" ou l'"attirail de guerre". Il consistait en un sac à dos contenant des vivres conditionnés pour une journée, 250 cartouches, un masque à gaz, une gourde, une pelle-pioche, deux grenades et deux sacs à sable. En comparaison de ce qui se faisait auparavant, c'était une véritable promenade.

Sur la droite de la ligne canadienne, là où la vallée de la Luce coupait l'axe de progression de la 3^e division canadienne du major-général L.J. Lipsett, la 9^e brigade attaqua au sud de la rivière et la 8^e, au nord. L'ancien 58^e bataillon (Ontario central) se heurta à une opposition grandissante aux approches de Demuin. Le caporal Harry Miner, de Cedar Springs (Ontario) «bien que gravement blessé à la tête et à l'épaule», continua de mener sa section vers l'avant. Lorsqu'un nid de mitrailleuses entrava leur avance, Miner le prit d'assaut, tua les servants et tourna l'arme capturée sur l'ennemi. Puis, aidé de deux de ses hommes, il mit une deuxième mitrailleuse hors d'usage, avant de charger un "poste de bombardement", passant à la baïonnette deux membres de la garnison et mettant les autres en fuite. Miner fut alors mortellement blessé par des grenades allemandes et il mourut quelques heures plus tard, sans savoir que son courage devait lui valoir la croix de Victoria (VC).

Au nord de la Luce, le 1^{er} bataillon canadien de chasseurs à cheval (qui, comme les trois autres bataillons de chasseurs à cheval du corps canadien, avait renoncé à ses chevaux au début de la guerre, lorsque le sort inéluctable de la cavalerie sur un champ de bataille moderne était devenu évident) collabora avec les chars pour établir une tête de pont sur la Luce, juste au nord de Demuin. La 7^e brigade, conduite par le 2^e CMR, traversa après eux puis poursuivit son chemin, pour s'établir fermement sur la Ligne verte. Dans le cours de l'avance de la division, huit chars avaient été abandonnés et sept autres mis hors de combat; deux chars étaient tombés en panne et seuls dix-neuf furent en mesure de participer à l'avance vers le deuxième objectif (la Ligne rouge).

À 08 h 20, l'attaque reprit et le 42^e bataillon, avec quatre chars de soutien, atteignit la Ligne rouge une heure et demie

plus tard; la dernière partie de son avance, selon son historien régimentaire, fut «plus ou moins une marche d'entraînement, égayée par la vue d'un ennemi pris de panique courant dans toutes les directions». Sur leur droite, collé à la limite des Français, le *Royal Canadian Regiment* atteignit lui aussi une dizaine de minutes plus tard la Ligne rouge, ou objectif intermédiaire, où la 4^e division devait traverser la 3^e et poursuivre l'attaque en direction de l'objectif final de la journée, la Ligne bleue. Lorsque celle-ci fut assurée, seuls huit chars étaient encore en état de service, mais sur tout le front de la 3^e division, les pertes en hommes avaient été relativement légères, tandis que l'ennemi enregistrait la «destruction virtuelle» de tous ses bataillons de première ligne et de soutien, alors que ses réserves immédiates -- appelées de façon décousue -- «avaient été repoussées ou n'avaient même pas engagé le combat».

L'avance de la 4^e division depuis la Ligne rouge (sous le commandement du major-général David Watson) fut entamée par la 3^e division de cavalerie (britannique), conduite, sur l'ancien front de la 3^e division, par la brigade de cavalerie canadienne,

Canons de 60 livres en action

commandée par le brigadier-général J.E.B. Seely, un officier britannique (et ancien secrétaire d'État à la guerre) qui la commandait depuis sa formation, en février 1915, et par trente-deux chars Whippet. Le groupe passa sur la rive sud de la Luce, à Ignaucourt et son flanc droit s'étendit rapidement jusqu'à la route Amiens-Roye, où il rejoignit la Force indépendante de Brutinel.

Mais lorsqu'ils entreprirent leur avance, la cavalerie et les chars connurent, comme il fallait s'y attendre, des fortunes

diverses. Fondamentalement, le concept de blindés et de chevaux travaillant ensemble était spécieux. En dépit de leur nomenclature pleine de verve, les Whippet - dont la vitesse maximale était de 12 km/h - étaient trop lents pour se maintenir au niveau de la cavalerie lorsque celle-ci était libre de ses mouvements, tandis que les cavaliers étaient trop vulnérables pour être utiles lorsqu'ils étaient soumis à un tir plus que sporadique.

Le *Royal Canadian Dragoons* (RCD), sur la droite, se dirigeait vers la forêt de Beaucourt. «Nous avons huit chars avec nous, devait se remémorer un chef de troupe anonyme, et ils éprouvaient des difficultés évidentes. Leur commandant, monté sur un cheval, allait et venait au grand galop devant ses blindés et son langage était un plaisir à entendre... La substance de ses remarques semblait être que les chars pouvaient se déplacer foutrement plus vite à l'arrière, où s'était effectué l'entraînement, que ce qu'ils faisaient en ce moment... Et tout cela tandis qu'il allait et venait au trot ou au petit galop, pendant que les obus explosaient ça et là et que se faisait entendre le crépitement caverneux des mitrailleuses du côté de Beaucourt».

Le major Victor Nordheimer, qui commandait l'escadron C du RCD, écrivit : «Vers 12 h 30 ou 13 h, nous reçûmes l'ordre d'attaquer le village de Beaucourt. Nous nous mîmes en selle dans la dépression et galopâmes vers le sommet de l'éminence. Eh bien, si les mitrailleuses étaient actives auparavant, elles devinrent soudain superactives. Ce fut une véritable tempête de plomb qui balaya la plaine de l'est à l'ouest... Nous éprouvions des pertes considérables, car un cheval constitue une excellente cible et pour les mitrailleurs, la vue de quelque 130 hommes et chevaux était trop tentante... Nous nous reformâmes juste avant Beaucourt et l'escadron, qui ne comptait plus alors qu'une cinquantaine de cavaliers de tous grades, perça et atteignit son objectif, devant le village».

Le long de la route Amiens-Roye, où le *Lord Strathcona Horse*, comme les dragons, avait fait de nombreux prisonniers découragés mais avait dû en payer le prix à ceux des Allemands qui avaient tenu bon, un fusilier en sueur de la 11^e brigade (4^e division) qui poursuivait péniblement mais résolument sa marche vers l'avant nota «beaucoup de chevaux morts, mais peu de cavaliers ayant subi le même sort... Puis, nous tombâmes sur les douilles des chars et à une centaine de mètres de là, nous aperçûmes l'objet de leur tir : une mitrailleuse était suspendue à la branche brisée d'un énorme pommier, tandis que son servant, la tête arrachée du tronc, gisait comme un pantin sur un amas de douilles».

À ce moment, la "Force indépendante de Brutinel" était entrée en action le long de la route Amiens-Roye, qui marquait la limite officielle entre les Canadiens et les Français. Dans le village de Mézières, deux des automitrailleuses de la force et une section de cyclistes armés de mitrailleuses légères Lewis réussirent à capturer un canon de 150 mm et à faire une trentaine de prisonniers. Mais, ce qui était plus important, ils ouvraient la voie pour l'avance française, si bien que leurs alliés furent en mesure de se placer en ligne avec eux. Poussant dans le triangle Beaucourt-Mézières-Fresnoy, les automitrailleuses de Brutinel réussirent à détruire un certain nombre de centres de résistance ennemis, au prix de trois automitrailleuses et d'une douzaine d'hommes; avant la tombée de la nuit ses éclaireurs avaient atteint les abords de Fresnoy. La "Force" dressa alors le camp de part et d'autre de la route principale reliant Fresnoy à Mézières, où elle assura la droite de la ligne canadienne.

Au centre, l'attaque (sur un front se retrécissant graduellement et plus densément boisé) était menée par la 3^e brigade de la 1^{re} division du major-général A.C. Macdonell. Au début, les chars, indifférents au tir des mitrailleuses et dissimulés aux canons de plus gros calibre par la brume, avancèrent entre les taillis, laissant à l'infanterie le soin de nettoyer ceux-ci. Le soldat John Croke, du 13^e bataillon (*Royal Highlanders of Canada*), originaire de Terre-Neuve mais établi au Cap Breton, se trouva séparé de ses camarades. Il attaqua sans aucune aide un poste de mitrailleuse se trouvant sur son passage et «fit prisonniers les servants et la mitrailleuse».

Blessés arrivant à un poste de secours

La manière dont il disposa des prisonniers n'est pas claire -- il les remit probablement à des éléments de la seconde vague --, mais il continua d'avancer et fut gravement blessé avant de reprendre contact avec son peloton. Ayant retrouvé ses camarades, il n'avait pas l'intention de les quitter de nouveau

en dépit de ses blessures, mais à environ deux mille mètres de la ligne de départ, des combats acharnés éclatèrent le long de la principale ligne de résistance allemande. Son peloton se trouva en face d'un centre de résistance contenant plusieurs mitrailleuses et Croke lança une charge qui permit de capturer la position et de faire prisonniers tous les servants. Toutefois, Croke fut de nouveau blessé, cette fois grièvement. Il devait recevoir la VC à titre posthume.

Un autre membre du 13^e bataillon, le caporal Herman Good, de South Bathurst, N.-B., chargea tout seul un nid de trois mitrailleuses et tua ou captura leurs servants. Plus tard, alors que son bataillon approchait de la Ligne bleue, il attaqua, en compagnie de trois soldats, une batterie de canons de 150 mm dont les artilleurs - ignorant que les *Highlanders* étaient si proches - s'affairaient à bombarder les positions arrière canadiennes. L'équipe, incluant les conducteurs et les porteurs de munitions, devait compter au moins quarante hommes, mais Good «réalisa qu'elle n'était pas entraînée au combat corps à corps et que, une fois engagés, ses vaillants compagnons et lui-même auraient peut-être un avantage qui leur permettrait de contrebalancer leur énorme infériorité numérique». En conséquence, Good et ses camarades chargèrent.

«Ce que pensèrent les artilleurs allemands en voyant cet assaut, personne ne le saura jamais, écrivit l'historien du 13^e. Peut-être, dans les manuels d'exercice qu'ils avaient étudiés, n'avaient-ils trouvé aucune instruction sur la procédure à suivre si quatre Canadiens chargeaient une batterie dans l'intention évidente de causer des dégâts. Quoi qu'il en fut, la batterie se rendit et les quatre assaillants se trouvèrent en possession de trois excellents canons et d'une bonne fournée de prisonniers». Good, qui fut extraordinairement chanceux et tout aussi brave, devait recevoir la seconde VC remportée par le 13^e bataillon, le 8 août.

Au-delà d'Aubercourt, où la vallée de la Luce était presque parallèle à l'axe de progression de la brigade, les abords de la rivière étaient boisés, le terrain généralement plus ouvert et, avec la levée de la brume, les chars et l'infanterie furent en mesure de combiner leurs efforts. Les pertes furent relativement légères et causées principalement par le tir d'artillerie; à 08 h 15, les Canadiens se trouvaient sur la Ligne verte.

La 1^{re} brigade progressa par bonds, franchissant un terrain relativement dégagé vers la Ligne rouge. Le lieutenant James Pelley, du 4^e bataillon (Ontario central), un ex-journaliste de Toronto, devait donner plus tard, dans son étude méconnue de 1927, *Only This : A War Retrospect*, une description des combats des pelotons dans la phase finale, plus mobile, de la Grande

Guerre qui constitue probablement le meilleur rapport du genre dans toute la littérature.

«À quarante verges [mètres], on peut maintenant distinguer le barrage des Fritz... J'observe l'éclat des obus pour voir si je peux déceler un système. Oui, j'y suis! Une batterie de quatre canons couvre le bout de terrain devant moi. Les obus éclatent méthodiquement de gauche à droite à des intervalles de vingt verges (dix-huit mètres). Le truc est de se précipiter vers un point où un obus vient d'éclater et de le franchir avant que le canon en question n'ait été rechargé et ne recommence à tirer... Un obus éclate tout près, sur notre droite, l'onde de choc me jetant à terre, ainsi que plusieurs membres de mon peloton. Mais nous nous relevons et nous mettons à courir à toute vitesse jusqu'à ce que la ligne de danger soit passée...

«Une estafette, zigzaguant de la droite, arrive tout essoufflée et me transmet un message : +Ordre du major Davis : mon lieutenant. Bifurquez immédiatement vers la droite. Il est là-bas - derrière ce monticule,

«Alors, le major Davies est en difficulté, hein?... Il n'est aucunement en difficulté. Ils sont en pleine sécurité derrière un petit remblai de terre... +J'ai un peloton quelque part en avant [me dit-il]. Je ne peux pas les atteindre. J'attends qu'un char vienne éliminer ces mitrailleuses sur le pont., Mais dans combien de temps un char arrivera-t-il? Non, cela ne marche pas».

«Je me mets à suivre un petit sentier à travers le marécage, le long de la rivière. Les Fritz couvrent le marais, les balles faisant des rides sur la surface de l'eau. Je suis dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux. Mais il ne me faut qu'un moment pour traverser le marécage et un petit taillis qui lui fait suite et pour me retrouver sur le ventre à côté de Vern Armstrong. Alors, c'est le peloton de Vern qui est l'objet de l'attaque. L'histoire a appelé Amiens une grande bataille, mais ce n'était pas grand-chose pour Vern Armstrong : il est le général d'une douzaine d'hommes fatigués, tapis dans un fossé...»

Il fallait plus d'hommes si l'avance devait se poursuivre sans le soutien de chars et Pedley retourna chercher son propre peloton. Puis : «Les hommes de Vern et les miens se lancent vers l'avant. Il y a quelques taillis à traverser, puis un champ dégagé, puis une route et de l'autre côté de la route, un fossé. Nous montons et descendons, montons et descendons, par bons rapides et courts, comme l'indique [la brochure] *Instruction de l'infanterie*... Nous nous trouvons au bas d'une colline qui n'est pas très élevée mais dont la pente est abrupte. Les Fritz sont au-dessus de nous...

«Sur notre gauche, nous entendons un martèlement et un énorme char bondit vers l'avant. Ses canons de six livres (canons à tir rapide) crachent le feu et le vacarme des balles sur son armure se mêle au grondement de ses canons et à l'écrasement des arbres... Tant bien que mal, nous nous levons et nous gravissons la colline. Je fais quelques pas, me demandant pourquoi je ne suis pas touché, puis je réalise que le tir provenant du sommet de la colline a cessé. Les nerfs des Fritz ont finalement cédé...

«Quelqu'un me tape sur l'épaule. Je me retourne et je vois un officier de la 2^e brigade. Il est reposé, plein d'entrain. Des sections d'hommes non maculés de boue gravissent la colline derrière lui. +Puis-je passer, mon lieutenant?> me demande-t-il». Et en fait, la 2^e brigade "passa", poussant l'avance jusqu'à l'objectif final, la Ligne bleue, juste au-delà de Caix, qu'elle atteignit une heure avant midi.

Sur l'aile gauche des Canadiens, où le terrain était le plus découvert, la 2^e division du major-général Henry Burstall menait la marche. La Ligne rouge fut atteinte peu après 10 h, seize chars y arrivant avec la première vague et quinze autres y parvenant par la suite, à mesure que la visibilité s'améliorait, cinq seulement ayant été mis hors de combat par le tir ennemi.

Une automitrailleuse canadienne en route vers le front

Dans les airs, la brume qui avait masqué l'avance des forces au sol avait réduit l'efficacité du soutien aérien. On avait projeté de bombarder les aéroports allemands dès la levée du jour, mais plusieurs des bombardiers ne réussirent pas à trouver leur cible. Jusqu'à ce que la brume se lève, vers 09 h, les appareils du corps -- des biplaces affectés à la coopération

d'armée - furent incapables d'observer et de rectifier le tir de contrebatterie et ne purent pas non plus entrer en contact avec leur propre infanterie et leurs blindés avancés. Et, chose facile à comprendre, les forces au sol n'étaient pas anxieuses d'attirer l'attention de l'ennemi en utilisant leurs pistolets Very pour indiquer leur position.

En dépit de la brume, l'escadrille no 5, RAF, affectée au service avec le corps canadien -- elle incluait alors quatorze Canadiens, près de la moitié de son effectif volant -- réussit à bombarder et à mitrailler quelques positions ennemies en volant très bas. Puis, lorsque la brume se leva, l'aviation commença à trouver sa justification. Les patrouilles de contact transmirent la position de leurs troupes avancées, tandis que les appareils de coopération d'artillerie dirigeaient le tir de contrebatterie. Les Allemands eux-mêmes devaient admettre que «les avions britanniques volant à faible altitude rendirent un service précieux à leurs propres unités de chars en interposant des écrans de fumée entre les chars qui avançaient et des points de résistance allemands fortement défendus».

Un avion de la 5^e escadrille, piloté par le capitaine N. Goudie, de Kamloops (C.-B.) provoqua, en les mitraillant, la reddition de près de cent soldats ennemis bloqués sur une route en déblai mais qui n'en retardaient pas moins l'avance canadienne. C'était toutefois aux escadrilles de chasse qu'incombait en premier lieu la responsabilité de fournir ce type de soutien au sol et, dès que la brume se leva, les monoplaces furent dépêchés par paires pour harceler l'ennemi à l'aide de leurs mitrailleuses et de leurs bombes de 11 kilogrammes. L'un des chefs d'escadrille, plus tard le maréchal de l'Air J.C. Slessor, a noté qu'il «ne faisait aucun doute que l'intervention des chasseurs volant à basse altitude joua un rôle d'une immense importance dans le succès écrasant de l'attaque initiale...».

Un Américain affecté à la RAF, le lieutenant W.C. Lambert, qui pilotait un SE 5a à l'appui des Canadiens, devait donner plus tard un excellent exemple de l'intervention des chasseurs dans les combats au sol. Il survolait le champ de bataille à une altitude d'environ soixante mètres, lorsqu'il décela "une réflexion provenant d'une sorte d'objet métallique" dans une haie à peu de distance d'une colonne de camions accompagnée par un char Whippet. Il stoppa l'avance du convoi par une salve de mitrailleuse et entreprit d'aller scruter l'"objet métallique". "Quelques secondes plus tard, j'aperçois un étrange canon. Cela ressemblait à un très gros fusil. J'avais entendu parler de leurs canons antichars,. Cela devait en être un et il se trouvait très bien placé pour embusquer notre convoi... Je fais demi-tour et fonce sur le canon, pressant le bouton de mes deux mitrailleuses. L'un des hommes a disparu et l'autre se préparait à en faire autant, lorsque ma rafale lui fait changer d'avis.

Mes balles s'écrasent sur leur canon. Puis, je reviens pour jeter un autre coup d'oeil. Aucune activité. L'homme qui était demeuré sur place gît, la tête en bas, dans une sorte de trou derrière le canon».

Entre-temps, la 4^e division canadienne a traversé la 3^e, (dont le front s'était ouvert sur trois mille mètres) en entreprenant sa progression vers la Ligne bleue, qui se trouvait sur la ligne des anciennes défenses extérieures d'Amiens. Elle était précédée de trente chars Mark V Star, dont chacun transportait un officier d'infanterie, un éclaireur et trois détachements de mitrailleuses (deux Lewis, de trois hommes chacune et une Vickers, comptant cinq hommes), en plus de son équipage régulier. Ils avaient reçu l'ordre d'avancer directement jusqu'à la Ligne bleue, où ils devaient déposer leurs passagers; la moitié des chars demeureraient alors dans le secteur, tandis que l'autre devait revenir sur ses pas et se joindre au principal assaut de l'infanterie. On s'attendait à ce que les mitrailleurs et les chars rôdant sur leurs arrières démoralisent les forces ennemies subsistantes.

Ce plan manifestait, dans son approche tactique à la mécanisation, un degré de raffinement qui avait jusqu'alors manqué durant la guerre - même s'il était encore bien loin du niveau qu'envisageaient les inconditionnels des chars, tel Fuller. Malheureusement, les dix chars d'une compagnie tombèrent sur une batterie d'artillerie allemande et neuf d'entre eux furent mis hors de combat. Les autres compagnies furent plus heureuses, mais leurs passagers non aguerris souffrirent grandement de la chaleur et des vapeurs nocives provenant des moteurs, qui s'infiltraient à l'intérieur. Beaucoup se sentirent mal, plusieurs s'évanouirent et plus de la moitié furent obligés de débarquer et de suivre à pied. Onze chars atteignirent la Ligne bleue, mais le tir nourri des mitrailleuses allemandes força rapidement sept d'entre eux à se retirer, emmenant leurs passagers avec eux.

Dans le centre, il y avait un autre point de résistance allemand dans la forêt de Beaucourt. Il fut maîtrisé grâce, en grande partie, à l'initiative du lieutenant James Tait, un officier d'origine britannique du 78^e bataillon (Grenadiers de Winnipeg), qui avait déjà une croix militaire à son actif. Marquant une mitrailleuse qui faisait des ravages au sein de sa compagnie, Tait se saisit d'un fusil et d'une baïonnette et «se lança à l'attaque, tuant le mitrailleur ennemi». Ses hommes prirent ensuite la position d'assaut, capturant douze autres mitrailleuses et faisant vingt prisonniers. Peu de temps après, toutefois, Tait fut mortellement blessé par un éclat d'obus. Il devait mourir trois jours plus tard et reçut la croix de Victoria à titre posthume -- cette décoration étant la seule, à cette

époque, qui pouvait être décernée à un mort.

Au début de l'après-midi, la Ligne bleue avait été atteinte sur les trois-quarts du front canadien. Seule la 11^e brigade, sur la limite sud avec les Français, n'avait pas atteint son objectif final (en raison essentiellement du fait que les Français n'avaient pas réussi à prendre Fresnoy), si bien que les Canadiens, avançant vers Le Quesnel, furent constamment soumis au tir d'enfilade des canons antichars allemands et des mitrailleuses qui se trouvaient au sud et contre lesquels ils ne pouvaient rien faire.

Les Australiens étaient en butte à un problème similaire à leur point de jonction avec les Britanniques, avec des résultats sensiblement identiques. Malgré tout, d'une façon générale, la journée avait été un franc succès. Les Allemands avaient été repoussés sur une distance atteignant jusqu'à treize kilomètres sur le front canadien et onze sur le front australien. Les pertes canadiennes se montèrent à 1 036 tués, 2 803 blessés et 29 prisonniers, tandis que les Canadiens furent crédités de 5 033 prisonniers et de la prise de 161 pièces d'artillerie. Un nombre beaucoup plus considérable de canons antichars et de mitrailleuses avaient été capturés ou détruits. Toutefois, seuls 132 chars demeuraient en état de fonctionnement à la fin de la journée. (Il est regrettable que personne ne semble avoir décrit

Le lieutenant James Tait, VC, MC

ce qu'il était advenu des quarante chars de von der Marwitz, qui se sont évanouis dans la brume de l'histoire. Entrèrent-ils jamais en action? Furent-ils tenus en réserve jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour les utiliser? Furent-ils abandonnés, ou retirés?)

La bataille aérienne - 8-9 août 1918

Bien avant la tombée du jour, l'ampleur des succès alliés était devenue évidente pour tous et il était tout aussi clair qu'aucun effort ne devait être épargné pour en tirer parti, dans l'optique qu'avait envisagée Haig. Le lendemain matin, toutefois, il n'était plus question de surprendre l'ennemi. Durant l'après-midi et la soirée du 8, von der Marwitz avait réussi à faire intervenir la plus grande partie de sept divisions appartenant à l'armée et aux réserves générales, et des éléments de trois d'entre elles étaient déjà déployés devant le front canadien. D'autres arriveraient bientôt, à moins que le champ de bataille ne puisse être bouclé d'une façon ou d'une autre.

Ce champ de bataille offrait de meilleures possibilités d'y réussir que la plupart des autres. Depuis Amiens, la Somme coulait vers l'est, faisant un angle à peu près droit avec le front, avant de bifurquer vers le sud, si bien que les limites nord et est du champ de bataille s'inscrivaient au sein d'une grande boucle faite par le fleuve. L'accès de l'ennemi depuis le nord et l'est était limité à huit ponts routiers ou ferroviaires, les plus importants étant les deux ponts ferroviaires de Perrone et Pithon, près de Ham et le pont de Brie, sur lequel passait la route principale reliant Amiens à Saint-Quentin.

À mesure que l'ampleur de la défaite subie par les Allemands, le 8, devint évidente, les commandants alliés envisagèrent la possibilité de détruire ces ponts et de faire ainsi de ce qui n'était pour l'instant qu'un effondrement local un désastre majeur pour l'ennemi. En fait, vers midi le 8, le major général J.M. Salmond, commandant en chef de la RAF en France, avait annulé tous les plans de bombardement existants et ordonné que tous ses bombardiers tactiques concentrent leurs efforts sur les ponts.

Les escadrilles de bombardiers de jour, dont le tiers des équipages était comme d'habitude constitué de Canadiens, avaient fait plus de deux cents sorties au cours de l'après-midi et de la soirée, pendant que les chasseurs d'escorte s'étaient efforcés d'amplifier encore ces attaques avec leurs maigres chargements de huit bombes de 11 kilogrammes chacun avant de revenir - tardivement - défendre les bombardiers contre les chasseurs allemands qui protégeaient sauvagement les ponts. Tout cela en pure perte, cependant, en ce qui concernait la bataille au sol. Les ponts étaient particulièrement difficiles à toucher avant l'avènement des bombes téléguidées et cette technologie se trouvait encore à un demi-siècle dans le futur. Certains ponts purent être endommagés, mais aucun ne fut rendu inutilisable, tandis qu'une trentaine d'appareils de la RAF furent perdus et trente-cinq autres endommagés au point qu'ils durent être rayés de l'effectif à leur retour.

Mais si les ponts demeurèrent intacts, on ne peut en dire autant de l'aviation allemande. Les combats aériens ont toujours tendance à être une question d'extrêmes - les forces aériennes

Mortiers de tranchée et mitrailleuses capturés pendant la bataille

gagnent ou perdent d'une façon décisive -- et l'époque de la supériorité générale des pilotes de chasse allemands était depuis longtemps révolue. Ils n'avaient survécu au cours des dix derniers mois qu'en abandonnant presque constamment le ciel à la RAF, en faisant indûment confiance à leurs "cirques" d'élite et en limitant leurs efforts aux occasions relativement rares où ils pouvaient être certains de détenir une supériorité locale substantielle. La défense des ponts les avait toutefois forcés à combattre selon les conditions de Salmond et ils avaient subi des pertes énormes. Le *Jagdgeschwader I*, par exemple, (commandé à ce moment par le lieutenant Lothar von Richthofen, frère cadet du grand Manfred von Richthofen, tué au combat le 21 avril 1918, durant un congé de l'Oberleutnant Hermann Goering) perdit 39 appareils sur 50 au cours de la bataille.

La deuxième journée - 9 août 1918

Au sol, en raison de la confusion existant quant à l'objectif ultime de l'offensive d'Amiens, le GQG et le quartier général de l'Armée s'interrogeaient sur ce qu'il convenait de faire maintenant.

Seuls 145 chars étaient encore aptes au combat. Sir Arthur Currie devait écrire plus tard que «les officiers supérieurs d'état-major se précipitèrent du GQG pour me voir et me demander ce qui devrait être fait à mon avis. Ils ne cachèrent pas que le succès avait dépassé de beaucoup ce à quoi on s'était attendu et que personne ne savait exactement quoi faire maintenant. Je leur

répondis dans le style canadien : les choses semblent bien aller, continuons».

Il est facile aux généraux de parler ainsi. Mais tout soldat de première ligne a peur au combat et la peur, qui stimule la production d'adrénaline, est tout aussi épuisante que l'effort physique. Les hommes qui avaient lancé l'attaque du 8 août étaient extrêmement fatigués et, en raison de la confusion régnant quant à l'objectif ultime, les réserves d'hommes et de machines pour les remplacer ou les renforcer étaient inadéquates. De plus, toute avance additionnelle pousserait les assaillants, hommes et machines, dans le dédale de tranchées abandonnées et l'enchevêtrement de barbelés rouillés des vieux champs de bataille de la Somme de 1916.

Le problème était encore aggravé, pour les Canadiens, par ce que notre propre historien officiel a appelé «l'infortuné changement d'avis survenu au quartier général de la 4^e Armée» -- qui fit que la 32^e division britannique fut affectée au général Currie en vue des opérations du 9, puis enlevée à celui-ci au dernier moment. Cela signifiait que la 3^e division, qui avait été retirée pour repos et récupération dans la soirée du 8, devait être ramenée à l'avant pour assumer le rôle qui avait été assigné à la 32^e. Pour la plus grande partie des membres de la division, cela signifiait qu'après une marche de plus de dix kilomètres vers l'arrière, il fallait refaire le même trajet aux premières heures du matin, et tout cela après une journée de combats épuisants.

Quoi qu'il en soit, l'ampleur de l'effondrement allemand demeurait incertaine et ç'aurait été de la pure folie que de ne pas mettre à l'épreuve la résolution de l'ennemi. Si bien que Currie ordonna à la 4^e division de saisir Le Quesnel dans la matinée du 9, portant ainsi la pointe sud de la nouvelle ligne canadienne au niveau des anciennes défenses d'Amiens, tandis que les trois divisions restantes devaient poursuivre l'attaque le long du front tout entier.

Toutefois, lors de cette deuxième journée, l'attaque fut (selon l'expression de l'historien officiel britannique) menée d'une façon "extrêmement décousue". Des ordres furent émis puis annulés maintes et maintes fois. L'heure H de 10 h dut être reportée à plusieurs reprises. Le front de la 3^e division fatiguée, dut être réduit à celui d'une simple brigade, ce qui obligea les 1^{re} et 2^e divisions à bifurquer vers la droite, chacune d'elles assumant un front plus large dans cette manœuvre. Ce mouvement se vit entravé par le tir de l'artillerie allemande et ni l'une ni l'autre ne réussit à se mettre en position avant 11 h. Un deuxième délai, pour regrouper

l'artillerie, fut suivi d'un troisième, puis d'un quatrième. Des délais similaires survinrent sur tout le front de la 4^e Armée et, du côté des Canadiens, seule la 6^e brigade (sans ses quelques chars de soutien) put partir à temps. Le reste du corps ne commença à s'ébranler qu'au début de l'après-midi.

Aucune brume n'obscurcissait le champ de bataille à ce moment, mais en raison de la nature improvisée de beaucoup des préparatifs, le conflit se transforma bientôt, une fois encore, en une bataille de soldats. La 6^e brigade, avançant seule au début, se heurta à une farouche opposition en prenant Rosières. Sur sa gauche - dans le centre canadien - lorsque la 5^e brigade commença à avancer, elle dépassa péniblement Vrély et atteignit finalement Meharicourt. Ses efforts furent rendus encore plus difficiles par un obus qui tomba directement sur le quartier général de la brigade, blessant gravement le commandant et tuant son major de brigade et un officier de liaison du quartier général divisionnaire.

Près de Vrély, le lieutenant Jean Brillant, MC, du 22^e bataillon (canadien-français), bien qu'il fût blessé, mena deux pelotons dans une charge à la baïonnette qui se traduisit par la capture de quinze mitrailleuses et 150 hommes. Il tua personnellement cinq soldats ennemis et fut de nouveau blessé dans la mêlée; mais il demeura avec ses hommes et organisa par la suite une seconde charge contre un canon de campagne qui tirait à hausse ouverte. «Après avoir avancé d'environ 600 mètres, il fut encore une fois gravement blessé. En dépit de cette troisième blessure, il progressa encore de quelque 200 mètres». Puis la perte de son sang lui fit perdre connaissance et il mourut le lendemain. Il reçut lui aussi une VC à titre posthume.

Du côté sud de Vrély, des éléments du 8^e bataillon (Manitoba) se trouvèrent tout à coup soumis au tir d'une ligne de mitrailleuses ennemies. Leurs pelotons «ne pouvaient ni avancer ni se retirer et il n'existait aucun couvert», si bien que les caporaux Alexander Brereton et Frederick Coppins menèrent tous deux des assauts contre la ligne hostile. Brereton atteignit la première mitrailleuse sans avoir été touché, abattit son servent et passa à la baïonnette un homme qui tentait de s'en emparer, «après quoi neuf autres soldats ennemis se rendirent à lui». Coppins, qui avait été blessé et avait perdu quatre de ses

Le sergent Alexander Brereton, VC

hommes, atteignit une deuxième mitrailleuse, tua son équipe de quatre hommes et en captura quatre autres. Il est très aisé aux historiens de décrire de tels exploits, mais leur cruelle réalité peut difficilement être imaginée si l'on n'a pas vécu de tels moments ou si l'on n'en a pas été témoin. Les hommes criblés de balles ne meurent pas toujours aussi facilement qu'ils le font dans les films ou les vidéos. Brereton et Coppins se virent tous deux décerner la croix de Victoria qu'ils avaient bien méritée.

En dépit de ces manifestations de courage - et en fait, de beaucoup d'autres qui furent moins ouvertement reconnues et d'un grand nombre qui ne le furent aucunement, sauf par les camarades de combat de ces héros -- il se révéla impossible d'obtenir un succès comparable à celui dont la première journée de l'offensive avait été témoin. L'avance moyenne, pour la 4^e Armée, n'excéda pas quatre kilomètres, soit moins de la moitié de celle du premier jour et la moitié seulement environ de ce qui avait été envisagé dans le plan original de Haig. L'avance du corps canadien atteignit jusqu'à six kilomètres et demi et ses pertes se montèrent à 2 574 hommes, environ les deux-tiers du total de la journée précédente. Du côté australien, toutefois, les pertes furent près du double de la veille, sans gain additionnel de terrain.

Pendant l'après-midi, le colonel Fuller, «ayant fort peu à faire au quartier général avancé» une fois l'attaque commencée, «décida de visiter le front pour se rendre compte de la situation». Il ne se trouvait évidemment pas exactement sur la première ligne, mais, devait-il rapporter, «ce qui me frappa le

*Chars se portant à l'attaque d'une position allemande
dans un bois*

plus était le calme relatif..., le fait que les morts étaient remarquablement peu nombreux et pour la plupart Allemands, tandis que de nombreux chevaux avaient été tués». (Il convient de se rappeler que toute l'artillerie de campagne se mouvait encore à l'aide de chevaux.) «Près de Bayonvillers, je tombai sur une tragique rangée de [cinq] chars Mark V Star, dont tous avaient été atteints par une batterie de canons de campagne alors qu'ils parvenaient au sommet d'une petite éminence».

Lorsque la journée se termina, les Canadiens étaient établis le long de la ligne Bouchoir-Rouvroy-Meharicourt et, sur la gauche, un saillant allemand s'avancant presque jusqu'à Rosières, où les Australiens n'avaient pu se maintenir. L'ennemi continuait à faire intervenir des renforts massifs en dépit des meilleurs efforts de la RAF -- même s'ils s'affaiblissaient. Même après que quelque 700 sorties eurent été dirigées contre eux, les ponts demeuraient intacts; et, avant l'aube du 10, les éléments de pointe de quatre divisions additionnelles étaient arrivés sur le front canadien et avaient commencé à s'établir parmi les débris de l'ancien champ de bataille de la Somme.

Qui plus est, le rapport entre le terrain gagné et les pertes subies allait en diminuant, même si Haig et Rawlinson semblaient éprouver de la difficulté à reconnaître que la guerre ouverte du 8 août retournait rapidement au vieux style des combats de tranchée et des avances limitées, immodérément coûteux en vies humaines. Il subsistait maintenant moins de soixante-dix chars en état de fonctionner et, ce qui était significatif, la proportion des pertes de chars augmentait à mesure que leur nombre diminuait. Le 8, seuls 20 pour 100 environ des chars avaient été mis hors de combat par le tir des canons; le 9, cette proportion avait atteint 30 pour 100; et le 10, les pertes seraient de près de 50 pour 100 de ce qui restait, bien que personne n'ait pu encore le savoir. À son retour au quartier général, Fuller «eut un long entretien» avec le major-général Hugh Elles, commandant du corps de chars, et lui conseilla "de convaincre aussitôt que possible la 4^e Armée de mettre fin à la bataille, car elle se transformait rapidement en un corps-à-corps

coûteux».

Les troisième et quatrième journées - 10-11 août 1918

Le front du corps canadien était maintenant scindé en deux secteurs divisionnaires, dont un seul était en réalité canadien. La 4^e division menait sur la droite, alors que sur la gauche, la 3^e avait été remplacée par la 32^e division britannique, qui avait une fois encore été placée sous le commandement de Currie. L'avance, contre une résistance sans cesse croissante, ne débuta pas avant 10 h 30. L'infanterie et ce qu'il restait des chars poursuivirent pourtant obstinément leur marche. À la tombée de la nuit, le 10, la ligne canadienne s'étendait de La Cambuse, sur la route Amiens-Roye, jusqu'à une faible distance de Parvillers, incluant Fouquescourt et Chilly, les Australiens et les Français traînant encore légèrement sur les flancs. Le gain de terrain moyen était la moitié de celui de la veille et le quart de celui du 8.

Haig lui-même, qui n'était pourtant pas le général le plus perspicace, fut obligé de constater qu'il ne subsistait plus aucune chance d'atteindre Roye, et encore moins Ham, même si Foch le pressait encore d'aller de l'avant. Au cours de la matinée du 11, Rawlinson, influencé peut-être par Elles, avait manifesté des signes de découragement, téléphonant à Currie pour lui dire qu'il «ne voulait pas que les attaques soient menées trop fortement si cela devait provoquer de lourdes pertes». Peu après midi, Currie annula l'attaque de la 4^e division et, dans la soirée, Rawlinson déclara à ses commandants de corps que le commandant en chef avait approuvé la suspension de l'offensive "pour le moment". Celle-ci ne serait reprise que lorsqu'elle pourrait être correctement coordonnée et qu'un nombre accru de chars seraient disponibles.

C'est ainsi que prit fin la bataille. Un autre kilomètre et demi serait gagné le 11 (et une autre croix Victoria méritée, cette fois par le soldat Thomas Dinesen, un Danois servant au sein du 42^e bataillon et frère cadet de la romancière danoise Isak Dinesen (*la Ferme africaine*)). Dans la perspective que donnent les soixante-dix-huit années écoulées depuis, il ne fait aucun doute qu'Amiens constitua un triomphe tactique pour les Canadiens et, à un degré considérable bien que légèrement moindre, pour les Australiens. La bataille fit certainement état d'une collaboration plus grande entre toutes les armes que celle que la totalité des autres forces alliées avaient réalisée pendant quatre années de combats. Mais pour le Corps expéditionnaire britannique et, en fait, pour les Alliés dans leur ensemble, le triomphe fut imparfait. Les malentendus et les contradictions dans la planification aux échelons élevés firent

que la bataille fut un moindre succès, et coûta plus cher, que ce qui aurait pu être le cas.

Ludendorff a-t-il eu raison de l'appeler "**le** jour de deuil de l'armée allemande", ou s'agissait-il d'un cri du coeur exagérément émotif?

On peut avancer qu'il n'y eut pas un jour de deuil particulier, mais plutôt toute une série, qui étaient déjà révolus lorsque la 4^e Armée se lança à l'assaut, le 8 août 1918. Peu importe ce que Ludendorff ait pu dire par la suite, les attaques désespérées des Allemands, conçues pour mettre fin à la guerre avant que les forces américaines ne soient pleinement déployées - attaques qui avaient commencé le 21 mars 1918 contre les Britanniques et prirent fin le 17 juillet contre les Français - lui avaient coûté le million d'hommes libérés du front de l'Est, détruit le moral de son armée et scellé la perte de la guerre par les Allemands. Amiens ne fut que la première manifestation évidente de cette défaite - l'un des nombreux jours de deuil qui avaient commencé au printemps 1918.

Note bibliographique

En dépit de l'importance du sujet, il n'existe pas de monographie axée exclusivement sur le rôle des Canadiens dans la bataille d'Amiens, comme c'est le cas, par exemple, pour la deuxième bataille d'Ypres, la crête de Vimy et Passchendaele. Néanmoins, de nombreux historiques consacrés aux régiments ou aux bataillons numérotés du Corps expéditionnaire canadien (CEC) englobent une documentation sur la bataille. Deux exemples typiques sont inclus dans la bibliographie sélective ci-dessous.

Dancocks, D.G., *Spearhead to Victory : Canada and the Great War*. Edmonton L Hurtig, 1987.

McWilliams, J. L. et Steel, R.J., *The Suicide Battalion*. Edmonton : Hurtig, 1978.

Morton, D. et Granatstein, J.L., *Marching to Armageddon : Canadians and the Great War, 1914-1919*. Toronto : Lester & Orpen Dennys, 1989.

Rawling, Bill, *Surviving Trench Warfare : Technology and the Canadian Corps 1914-1918*. Toronto : Presses de l'université de Toronto, 1992.

Topp, C.B., *The 42nd Battalion, C.E.F. : The Royal Highlanders of Canada in the Great War*. Montréal : publication privée, 1931.

Wallace, J. F., *Dragons of Steel : Canadian Armour in Two World Wars*. Burnstown, Ontario : General Store Publishing, 1995.

Remerciements

Je suis grandement redevable à Michel McNorgan des informations relatives à la participation de la brigade de cavalerie canadienne à la bataille, ainsi qu'à Fred Gaffen, dont la révision habile et discrète a su améliorer ma prose et m'épargner au moins une énorme erreur. Les photographies utilisées pour illustrer le texte sont une gracieuseté des Archives nationales du Canada et les excellentes cartes ont été préparées par William Constable. Le texte français a été vérifié par Jean Pariseau.

SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

Fred Gaffen, éditeur

1. Tenir bon : la bataille de Châteauguay
par Victor Suthren
2. Les Canadiens à Paardeberg
par Desmond Morton
3. La Percée de la Ligne Hindenburg
par John Swettenham
4. Le Petit Blitz
par Hugh A. Halliday
5. Ortona : Noël
par Fred Gaffen
6. Corée 1951 : deux batailles canadiennes
par James R. Stone et Jacques Castonguay
7. La bataille de Saint-Denis, 1837
par Elenor Kyte Senior
8. Une bataille de nuit : Stoney Creek, 6 juin 1813
par G.F.G. Stanley
9. Jusqu'au bout : la bataille de Harts River (1902)
par Carman Miller
10. Batailles de Ridgeway et de Fort Erie, 1866
par Herewood Senior
11. La bataille de Moraviantown - 5 octobre 1813
Par Robert S. Allen
12. La bataille des forts de Chignectou, 1755
par Bernard Pothier
13. Une brillante petite opération : La bataille de Crysler's Farm (1813)
par Donald E. Graves
14. Déluge et enfer : la bataille de la Rhénanie, 1945
par Bill Rawling
15. La bataille d'Amiens : 8-11 août 1918
par Brereton Greenhous
16. La bataille pour la côte 70 : 15-25 août 1917
par Fred Gaffen
17. Le Canada doit être réduit, le siège de Québec, en 1690
par Kyle McIntyre

Tous les titres de cette série sont disponibles auprès de l'éditeur.

Balmuir Book Publishing Ltd.
129.av. Manning
Toronto, Canada, M6J 2K5

RÉSUMÉ

La bataille d'Amiens, engagée le 8 août 1918, marqua le début des "Cent jours" qui mirent fin à la Première Guerre mondiale. "L'honneur de l'offensive initiale fut partagé par les Australiens et les Canadiens, devait proclamer *The Times* de Londres. Toutefois, dans sa structure, ce fut essentiellement une bataille canadienne. C'est l'avance des Canadiens vers la Luce qui constitua le point crucial de l'opération... Rien n'aurait pu être mieux fait." L'histoire de la bataille d'Amiens est relatée ici par l'un des principaux historiens militaires du Canada.

BALMUIR
BOOKS

CANADIAN
WAR
MUSEUM

MUSÉE
CANADIEN
DE LA
GUERRE